

Stella de Takis Würger

Références : Denoël 2020

Ce texte est né de la plume de Dirk Walter, ancien professeur d'allemand, conseiller régional de cours et président de la commission régionale de cours en Sarre. En 2019 il a réalisé pour la première fois un podcast portant sur un des livres nominés pour le Prix littéraire des lycéens de l'Euregio. Puisque les retours étaient très positifs, il se penche désormais sur les six romans nominés chaque année, et nous propose ici des idées et suggestions pour alimenter les discussions sur les livres avec les élèves

Cher.ère.s collègues,

Le roman « **Stella** » de **Takis Würger** est sans aucun doute **le plus controversé** parmi tous les livres nominés pour le prix littéraire des lycéens. Alors que Daniel Kehlmann parle d'une lecture ayant suscité « tension, effroi et admiration » sur la quatrième de couverture, que Philipp Peyman Engel décrit un roman « fin, crédible et impitoyable » et « en aucun cas [...] racoleur » dans le journal « die Jüdische Allgemeine » et que, dans « die WELT », Hanna Lühmann le juge « divertissant et foutument bien écrit », les critiques de nombreux quotidiens et hebdomadaires allemands le condamnent en bloc. On le qualifie de « scandale, d'offense, d'acte criminel », d'« imposture littéraire », de « littérature nazie de mauvais goût », de « roman gnangnan sur la Shoah », et on demande des explications à la célèbre maison d'édition Hanser : comment a-t-elle pu publier un tel roman ? À cela se rajoute le fait la personne qui détient les droits individuels éditoriaux de Stella Goldschlag a poursuivi en justice la maison d'édition pour diffamation envers une personne décédée.

Si certains critiques jugent que ce livre ne mérite même pas de susciter le débat, **il est important d'évoquer ces opinions si contraires au tout début de l'analyse du roman et de s'enquérir du point de vue et des impressions de lecture des élèves.**

Évidemment, cela permettra d'identifier très rapidement ceux qui se sont plongé assez loin dans la lecture pour émettre un jugement. Ils seront sûrement nombreux, car le roman se lit d'une traite, même si on ne comprend pas immédiatement la fonction des éléments historiques en début de chapitre et des témoignages qui sont disséminés au fil des pages.

Quant à ceux qui n'ont pas lu le roman, les opinions de leurs camarades, potentiellement aussi polarisées que celles des critiques, devraient suffire à leur donner envie de se frotter au texte.

À quel type de roman a-t-on affaire ? L'an dernier, le roman « Antonia, la cheffe d'orchestre » de Maria Peter mêlait la réalité et la fiction de façon similaire. Comme la cheffe d'orchestre Antonia Brico, Stella Goldschlag est une figure historique réelle autour de laquelle est tissé un récit fictionnel. Mais la comparaison s'arrête là, car la Stella du roman de Würger **n'est en aucun cas une figure d'identification positive**. Cette femme juive, qu'on surnommait en allemand la « Greiferin », terme issu du jargon de l'époque et qui signifie « le grappin », a livré à la Gestapo de nombreux Juifs cachés à Berlin, dont la plupart ont ensuite été tués dans le camp d'Auschwitz.

L'auteur **Peter Wyden**, de son vrai nom **Peter Weidenreich**, ancien camarade de classe de Stella, a publié en 1993 une biographie dans laquelle il soutient que Stella a été emprisonnée en 1943, qu'on l'a torturée puis forcée à collaborer. On lui avait promis qu'elle pourrait sauver ses parents de la déportation à Auschwitz si elle dénonçait des juifs cachés (surnommés à l'époque les « sous-marins » en allemand). Cette promesse ne fut pas tenue, mais Stella continua d'agir en tant que traqueuse. Elle s'associa à Rolf Isaaksohn, lui aussi juif, qu'elle épousa sur ordre de l'administration nazie. En 1945, elle fut condamnée pour ses agissements à dix années d'emprisonnement par un tribunal militaire soviétique, peine qu'elle purgeât dans plusieurs centres de détention de la zone d'occupation soviétique, qui devint plus tard la RDA. En 1956, elle fut de nouveau jugée à Berlin Ouest et son procès se clôtura sur une peine de dix ans d'emprisonnement. La peine qu'elle avait déjà exécutée fut prise en compte. Stella Goldschlag se suicida en 1994.

La biographie écrite par Peter Wyden est une mine d'informations, elle regorge d'exemples et de destinés similaires qui laissent à penser que **Stella était loin d'être un cas isolé**. Son charme extraordinaire et son allure ont toutefois généré une plus grande curiosité, tant et si bien qu'elle a rapidement été crainte et surnommée le « fantôme aux cheveux blond » ou le « poison blond ».

Takis Würger ne fait que peu de cas de ces faits réels et les modifie en partie pour répondre aux besoins de la fiction. D'abord, il déplace l'intrigue : dans son roman, les événements se déroulent pendant les 12 mois de l'année 1942. Lorsqu'on lui pose la

question, il justifie ce choix en affirmant que les bombardements sur Berlin était déjà tellement soutenus en 1943 que cela aurait rendu le mode de vie audacieux de Stella et de Friedrich peu crédible. Alors que la véritable Stella a mené une vie amoureuse mouvementée et s'est mariée plusieurs fois, le roman se réduit à sa relation romantico-dramatique avec Friedrich. Friedrich étant lui-même un personnage inventé, comme l'indique l'auteur dans l'épilogue du roman, il s'avère donc qu'une grande partie du récit, et en particulier la relation amoureuse, est purement fictionnelle. C'est d'ailleurs aussi le cas du personnage du SS Tristan von Appen.

Pour ce qui est des personnages historiques, on peut citer Walter Dobberke, le directeur du camp de la Große Hamburger Straße et Ernst Hiemer, l'auteur de livres pour enfant antisémite, sur lequel Stella se jette littéralement lors d'une fête donnée dans une villa du lac de Wannsee. On retrouve d'autres faits historiques au début des chapitres et dans les extraits de documents judiciaires insérés dans le texte ou à la fin du roman, avec 37 cas qui sont reprochés à l'« accusée ». Nous reviendrons sur ces documents que l'auteur a choisi d'ajouter au texte.

Concentrons-nous d'abord sur les **trois personnages principaux**, et commençons avec Friedrich : c'est lui le narrateur qui raconte l'histoire à la première personne du singulier et du point de vue duquel sont racontés les événements. De ce fait, Stella et von Appen ne nous sont accessibles que de l'extérieur. Leur comportement génère donc beaucoup d'interrogations, ce qui participe grandement à la tension dans le roman.

Friedrich, fils d'un directeur d'entreprise, est âgé d'à peine vingt ans et a grandi près de Genève. Son enfance et son adolescence sont marquées par les absences professionnelles répétées de son père, un homme bienveillant, et l'éducation plutôt rigide de sa mère, fidèle sympathisante du régime nazi qu'une carrière ratée en tant que peintre a rendue dépressive. Le mariage malheureux des parents finit par se briser irrévocablement dès lors que Friedrich atteint l'âge de mener sa propre vie. Deux raisons le poussent à se rendre dans l'empire allemand, et plus précisément à Berlin : d'une part, l'image positive des Allemands qui est véhiculée dans le monde à cette époque :

« Dans mon esprit les allemands étaient ce que je voulais être. (...) peut-être qu'ils pouvaient me communiquer une partie de leur force. » (p. 44-45)

D'autre part, il est animé par une quête de vérité : il veut vérifier de ses propres yeux la rumeur selon laquelle des Juifs sont arrêtés dans la capitale et évacués dans des camions de déménagement. Petit déjà, Friedrich a appris à ses dépens que la vérité peut être douloureuse : à six ans, alors qu'il vient d'admettre avoir lancé une boule de neige sur un cocher particulièrement brutal, celui-ci le frappe au visage avec la pointe du bec d'une enclume. Ce coup violent lui laissera des séquelles : une cicatrice et un daltonisme que sa mère n'arrive pas à accepter, nourrissant l'ambition que son fils devienne peintre. On peut d'ores et déjà dire que le daltonisme de Friedrich est aussi le symbole de son aveuglement coriace concernant les camions de déménagement suspects, mais aussi les femmes dont il s'éprend. Toutes ces informations sont contenues dans le premier chapitre du roman. S'en suivent 12 autres chapitres qui correspondent aux 12 mois de l'année 1942 à Berlin.

Friedrich y fréquente l'école des beaux-arts Feige-Strassburger et y rencontre pour la première fois Stella, qui se fait alors appeler Kristin et y pose comme modèle contre un peu d'argent de poche ou des paiements en nature (Peter Wyden confirme d'ailleurs la véracité de ces informations). Un **amour passionnel** naît entre eux, caractérisé par un **train de vie luxueux** et une **insouciance dangereuse** en ce temps-là dans la métropole nazie. C'est grâce à l'argent du fils du chef d'entreprise qu'ils peuvent se le permettre un tel luxe dans un monde en crise. Quant à l'insouciance, c'est à Stella qu'ils la doivent : la jeune femme évolue longtemps impunément dans la ville en tant que « sous-marin ».

Dès le début, elle prend des risques en faisant passer Friedrich pour le « Obersturmbannführer Franz Riedweg, médecin-chef au commandement central de la SS » auprès d'un policier qui leur demande leur carte d'identité. Elle joue également la chanteuse dans une boîte de nuit – un endroit à cette époque forcément douteux – et va même jusqu'à y chanter des airs de jazz américains interdits. Elle va encore plus loin lorsqu'elle se rend à une fête réservée aux hauts fonctionnaires nazis organisée dans une villa de Wannsee, pendant laquelle elle se met à discuter et danser la polka avec Ernst Hiemer. Avant cela, elle persuade Friedrich d'aller se promener dehors avec elle en plein bombardement. Son côté aventureux est contagieux et pousse Friedrich à casser la serrure d'une boutique de vêtements et lui voler une robe de soirée (plus tard, il enverra toutefois de l'argent au magasin de manière anonyme).

Le troisième larron, Tristan von Appen, semble afficher la même légèreté vis à vis des pratiques nazies. Naturellement, lui aussi fréquente en secret le Melodie Club, et lorsque Stella/Kristin lui avoue avoir chanté « Moonglow », une chanson interdite, il commente « excellent » (p. 74). Une autre fois, il salue un policier en patrouille d'un « Heil, nazillon » (p. 106).

Au fur et à mesure, Friedrich se lie d'amitié avec ce snob dégingandé. Malgré le harem de femmes qui l'entoure, ce dernier a des attitudes presque homosexuelles dans les moments où les deux hommes sont proches physiquement. Pour Friedrich, ce ne sont que des marques de camaraderie, comme il le dit lui-même : « C'était agréable. Je me suis dit : les Allemands sont comme ça. » (p. 81)

Au fil du temps, Friedrich, dans sa quête de vérité et de puissance, commence à **remettre certaines choses en question**. S'il avait d'abord cru ne voir nulle part les fameux camions de déménagement, il finit par en apercevoir un lors d'une visite dans la Große Hamburger Straße, où sont internés les juifs qui ont été capturés. Et le voilà parti confronter Dobberke, le directeur du camp, pour faire libérer les parents de Stella. Celui-ci lui réserve un accueil des plus grossiers et Friedrich bat en retraite, bien qu'il ait pris soin d'apporter une lettre de recommandation d'un responsable politique régional du parti nazi. Au fond, et c'est ainsi que le conçoit l'auteur, c'est un jeune homme faible. Avant cet épisode, une série d'évènements ont déjà suscité chez lui du dégoût :

Cela commence lorsqu'il découvre que son ami von Appen porte l'insigne nazie lors de la fête de Wannsee. Il lui demande des explications et apprend que Tristan est Obersturmbannführer, un grade paramilitaire du parti nazi. Néanmoins, ce dernier ne dit rien de ses activités et esquive dans un premier temps les questions insistantes de Friedrich.

Friedrich refuse d'abord de voir la réalité en face :

« Je ne voulais pas accepter l'idée que mon ami Tristan était membre de la SS. Je ne voulais pas que Kristin travaille pour un ministère. Je voulais que, tous les trois, on continue à danser. » (p. 116)

Et lorsque Kristin/Stella s'insinue dans les bonnes grâces d'Ernst Hiemer, l'auteur antisémite de livres pour enfants, est littéralement suspendue à ses lèvres lorsqu'il déclame ses tirades, puis va jusqu'à danser avec lui, c'en est trop. Friedrich quitte la fête

et s'en va vomir dehors. Cela lui arrivera d'ailleurs une autre fois, lorsque Stella part pour la première fois à la traque des Juifs (pour sauver ses parents, du moins c'est ce qu'elle croit, elle doit livrer Cioma Schönhaus, un falsificateur de documents). Friedrich commence par l'accompagner avant de s'éloigner : « *J'ai vomi dans une ruelle pavée* » (p. 153)

Cela semble indiquer que le jeune homme naïf commence à ouvrir les yeux, mais d'après moi, ces éléments ne sont pas aussi psycho-logiques que l'auteur veut nous le faire entendre. Cela vaut également pour le comportement de Tristan, mais nous y reviendrons plus tard. **Attardons-nous d'abord sur Stella.**

Nous avons déjà évoqué l'attitude frivole qu'elle adopte alors que le danger est partout autour d'elle. Son comportement pourrait même en grande partie nous apparaître comme une farce : son admiration pour Hiemer peut ainsi être interprétée comme de l'ironie pure. De même, sa tendance à faire entorse à la règle s'apparente à chaque fois à **de petits actes de résistance** (par exemple, lors de son premier rapprochement avec Friedrich, elle glisse un paquet de café à une Juive). Mais il devient de plus en plus clair que l'idéologie nazie exerce une fascination sur elle. Trop souvent, elle **joue le jeu et fayote de façon absurde** alors que c'est inutile :

- Lorsque, pendant la fête de Wannsee, les invités se mettent à chanter une abominable chanson antisémite, la voix soprano de Stella se détache clairement de l'assemblée.
- Plus tard, elle applaudit en rythme sur le Chant de Horst-Wessel à l'opéra.
- Lorsque Friedrich lui demande si elle partage l'antisémitisme de Hiemer, elle se contente de répondre « Bien-sûr » et se justifie ainsi : « Parce que c'est ce que tout le monde dit, espèce de grand rêveur » (p. 120), avant d'ajouter : « Bon Dieu, Friedrich, ne soit pas si rasoir » (idem).
- Ensuite, bien après avoir été emprisonnée et torturée et forcée à dénoncer des Juifs clandestins, elle se rend avec Friedrich dans un bar où se retrouvent des officiers SS. Elle flirte avec l'un d'eux et le laisse la tripoter. Quand Friedrich lui demande des explications, elle répond simplement « Je n'ai pas le droit de profiter un peu de la vie de temps en temps ? » (p. 166)

- À ce moment du récit, nous avons compris depuis longtemps que Cioma Schönhaus est loin d'être son unique cible et qu'elle a beaucoup étendu son activité. Quand Friedrich rend visite aux parents de Stella en prison, la mère lui dit que « Stella doit arrêter avec ça », et Friedrich comprend de quoi il s'agit (p. 179).
- Mais elle ne s'arrête pas. Même lorsque le nom de ses parents est retiré de la liste de déportation, elle esquive la proposition de Friedrich de l'accompagner en Suisse : « Je crois que j'ai envie de remonter sur scène. » (p. 193). Elle a complètement succombé à son train de vie.
- Il semble tout à fait paradoxal que Stella veuille de nouveau rendre visite à von Appen alors que l'Obersturmbannführer a proféré les pires propos antisémites à son égard après qu'elle est sortie des griffes de la Gestapo. Alors que Friedrich semble consterné à cette idée, elle lui répond : « Tu ne peux pas au moins faire un effort pour comprendre ? » (p. 194). Une parole qui résonne sensiblement avec une autre de ses répliques un peu plus loin dans le roman : « Tu t'es déjà demandé s'il ne pouvait pas y avoir de raison pour laquelle tout le monde déteste les juifs ? » (p. 218).

Il semble donc que Stella la Juive soit elle-même antisémite. Une opinion que partage d'ailleurs son biographe **Peter Wyden**. Il l'explique en fournissant des exemples notoires de ce qu'on appelle la « haine de soi juive » et l'associe à un mécanisme psychologique d'identification avec l'agresseur. Ce phénomène aussi appelé **syndrome de Stockholm** doit son nom au comportement observé chez les victimes d'une prise d'otage sanglante orchestrée dans la capitale suédoise par la Fraction de l'armée rouge en 1975.

Et cela éclaire également le comportement de Stella dans la villa de Wannsee lorsqu'elle chante l'hymne national allemand devant les chefs du parti nazi et, plus tard, prononce des paroles qui déconcertent les invités : « Merci de me permettre de vivre. » (p. 224).

On ne s'étonnera pas non plus que l'employé de la Gestapo qui a torturé Stella, duquel Friedrich cherche à se venger en vain, réponde à ce dernier sans sourciller : « Et puis la Goldschlag, personne ne la force, hein. À sa manière tordue, elle est plus fidèle à sa patrie que toi et moi réunis. » (p. 211)

De plus, le fait que Stella se mette à siffloter l'air de l'oiseleur alors qu'elle se prépare pour aller voir « La flûte enchantée » semble totalement cynique. En réalité, elle s'apprête à

faire une prise à l'opéra. On le comprend à la lecture de l'extrait des documents judiciaires qui se trouve juste après ce passage – l'arrestation de Moritz Zajdman à l'opéra d'Unter den Linden.

Justement, le moment est venu de parler **des documents historiques qui sont insérés dans le roman**. Il est possible que les élèves mettent un certain temps à réaliser que c'est Stella qui est désignée comme l'« accusée » dans les **extraits d'actes judiciaires**. Si l'on suit la chronologie du roman, la « chasse » commence seulement après que Stella a été arrêtée et torturée, dans le chapitre du moins de juin. Après que l'action a été relatée dans le roman, on trouve l'extrait d'une déclaration d'un témoin qui stipule que Stella a perpétré « des rafles de juifs [...] parfois avec la complicité de son mari. » (p. 123). Du point de vue de la conception du roman, il est donc un peu perturbant que des témoignages soient insérés dès le premier chapitre sur Berlin. Il est probable que Takis Würger ait voulu donner à voir une autre facette de la Stella tant idolâtrée par Friedrich dès le début du roman. Une question reste ouverte : pourquoi ne pas avoir choisi de faire débiter le roman par l'« affaire n° 1 » au lieu de ponctuer les chapitres par ces ajouts sur lesquels le lecteur a tendance à butter ? Cela nous pousse à croire que chaque extrait doit être lu en fonction du contexte du chapitre où il se trouve. Malheureusement, je n'ai pu établir de lien entre le texte et les extraits que dans deux cas : dans le chapitre de juin avec l'affaire Zajdman déjà évoquée, et dans l'« affaire n° 1 » lorsque Stella, comme je le disais, part en « chasse » pour la première fois avec Friedrich. Chères collègues, vous découvrirez peut-être d'autres corrélations avec vos élèves, mais j'en doute.

Un problème similaire se pose avec les **éléments historiques qui précèdent chaque début de chapitre** et qui résument les événements du mois correspondant. Le fait que des informations plutôt banales (comme la naissance de Paul McCartney) soient mélangées à des faits politiques dramatiques peut paraître un peu superflu. Mais ce choix permet de montrer que la Terre continue de tourner malgré la guerre et ses atrocités, à l'instar de la vie de bohème berlinoise que notre trio semble mener dans l'insouciance malgré les terribles événements qui se trament autour d'eux. J'ai toutefois un problème avec l'insertion des **10 commandements de Goebbels** pour la nation allemande : là encore, leur rapport avec ce qui se passe dans le chapitre n'est pertinent que dans deux cas :

- D'abord dans le chapitre de janvier, où l'appel à « aimer l'Allemagne « par-dessus tout, et en actes plutôt qu'en paroles » (p. 48) » forme un contraste ironique avec le comportement rebelle de « Kristin » (le café qu'elle donne à la Juive, le fait qu'elle se moque du policier),
- Puis dans le chapitre d'octobre, dans lequel « Crois en l'avenir » (p. 200) peut se rapporter au prétendu sauvetage des parents de Stella lorsque cette dernière chante à la soirée de Wannsee.

Ces conclusions me semblent néanmoins un peu fragiles. Il est possible que ces citations servent uniquement à mettre en lumière le contraste grotesque entre le pathos de la propagande nationaliste et une réalité terrible et humiliante.

À mon avis, **les incohérences et contradictions dans le portrait des personnages Friedrich et Tristan** sont beaucoup plus problématiques.

Par exemple, on ne comprend pas pourquoi Friedrich, qui admire et recherche la puissance allemande, rejette le nazisme, qui incarne justement cette force, dès son arrivée à Berlin. Lorsqu'il arrive à l'hôtel, il est soulagé que le réceptionniste ne l'ait pas gratifié du salut hitlérien. Quand son père lui demande dans une lettre comment il supporte la présence des nazis, il réagit ainsi : « J'ai bu une demi-bouteille de cognac. » (p. 91). Mais qu'est-ce qui, parmi les situations auxquelles il a été confronté jusque-là, le pousse à se réfugier dans l'alcool ? Nous ne le saurons pas. Plus tard, alors qu'il se promène dans un parc avec « Kristin » et Tristan, on peut lire : « Nous tournions en dérision ce peuple et cette guerre » (p. 106). Il s'est pourtant déjà lié d'amitié avec Tristan : « J'avais toujours rêvé d'avoir un ami pareil. » (p. 88). Le fait que Tristan se vante de posséder une plume issue de l'élevage de poules d'Heinrich Luitpold (ce sont les prénoms d'Hitler), et que ce dernier la lui ait offerte en personne, ne semble pas déranger Friedrich. Ce dernier ignore peut-être la véritable identité de cet Heinrich Luitpold (comme c'est sûrement le cas de nos élèves). Mais plus tard, pendant une dispute, il enfonce une épée dans la vitrine qui abrite la plume. D'ailleurs, l'effet dramatique escompté tombe à l'eau, comme on peut s'y attendre avec Friedrich : « L'épée est tombée » (p. 206). Enfin, dernier exemple mais non des moindres : il ne formule que très tard le refus de sa soif de puissance au moment de son rejet du nazisme. Au moins, son rejet de la relativité de la vérité (que son père compare à la multitude des couleurs des fleurs d'hibiscus) paraît logique. Friedrich

découvre une vérité sans équivoque en ce qui concerne les agissements de Stella. L'aveu qu'il prononce tout en contredisant les paroles de son père est tout aussi cohérent : « La faute existe. » (p. 227). En toute logique, il se sépare de Stella et quitte l'Allemagne. Les incohérences résident plutôt dans le chemin psychologique qui mène à ce choix.

Ces contradictions concernent aussi le personnage de Tristan. Comment ce snob amoureux du jazz et du camembert (difficile de faire moins allemand), peut-il être antisémite au point de couvrir Stella d'insultes ? Et le fait qu'il fasse comme si de rien n'était lorsqu'il la recroise, la complimente sur sa nouvelle coupe et chante un duo avec elle, est tout bonnement invraisemblable. De même, lorsque Friedrich enfonce rageusement l'épée dans la vitrine qui protège la plume d'Himmler, Tristan semble complètement indifférent à ce qui vient de se passer et lui répond : « Bon Dieu, Friedrich, mais reste, enfin ! Je me suis fait livrer du camembert exprès. » (p. 206).

Est-on supposé voir ces types comme des psychopathes imprévisibles, ou l'auteur a-t-il oublié la logique qui s'applique à la création de personnages de roman ?

Pour résumer, on peut dire que ce roman contient un certain nombre d'incohérences, qu'il faut traiter indépendamment de la question qui revient sans cesse : l'histoire d'amour et d'amitié de ce trio est-elle appropriée face à la thématique de la Shoah qui parcourt le récit ? (Je vous renvoie de nouveau aux critiques évoquées au début de cet épisode).

Quant à la façon dont le roman est construit, on ne peut pas nier la présence d'une véritable ambition littéraire. Par exemple, on y trouve une **série de symboles et de fils conducteurs** : le daltonisme de Friedrich ou la pomme, sensée symboliser la séduction pour Stella. Il en va de même pour les deux montres identiques que le père offre au jeune couple, symboles d'harmonie, comme l'indique la remarque de Stella vers la fin du roman : « Ta montre s'est arrêtée. » (p. 213).

Le tatouage sous la clavicule droite d'un soldat SS mérite aussi qu'on s'y attarde : « Molon labe » (p. 156). Il s'agit de la réponse du roi de Sparte au roi perse Xerxès lors de la célèbre bataille des Thermopyles, lorsque ce dernier a demandé aux Spartes, alors en infériorité numérique, de rendre leurs armes : « Viens les chercher toi-même ! ». Le côté obstiné des soldats nazis n'aura sûrement pas le même effet que la résistance de Léonidas, qui avait permis à l'armée grecque de gagner du temps précieux pendant la bataille.

J'arrive à la conclusion : **Finalement, que faut-il penser de ce roman ?** D'après moi, ce n'est ni le grand succès littéraire loué par certains critiques, ni l'énormité esthétique et éthique que décrivent de nombreux autres. Au moins, cette histoire d'amour et l'analyse psychologique du comportement d'une Stella en fin de compte bien mystérieuse nous amènent à des débats intéressants. Qu'est-ce que la culpabilité ? Quelles circonstances peuvent pousser à accomplir de tels actes ? Plus précisément : quelle est la frontière entre la légitime défense et un comportement délibérément malfaisant ? Qu'en est-t-il de l'identification de la victime avec son agresseur ? Quelle fascination exerce le pouvoir ? Comment aurions-nous agi à la place de Stella ? Et quelle serait notre position par rapport aux agissements de notre partenaire si l'on était aussi amoureux que Friedrich ? (On retrouve cette question de la loyauté chez Cécile dans le roman de Delphine de Vigan sur lequel porte le deuxième épisode du podcast).

*Ce texte a été créé dans le cadre de l'édition 2022 du Prix littéraire des lycéens de l'Euregio.
Auteur : Dirk Walter ; traduction : Emeline Berton*